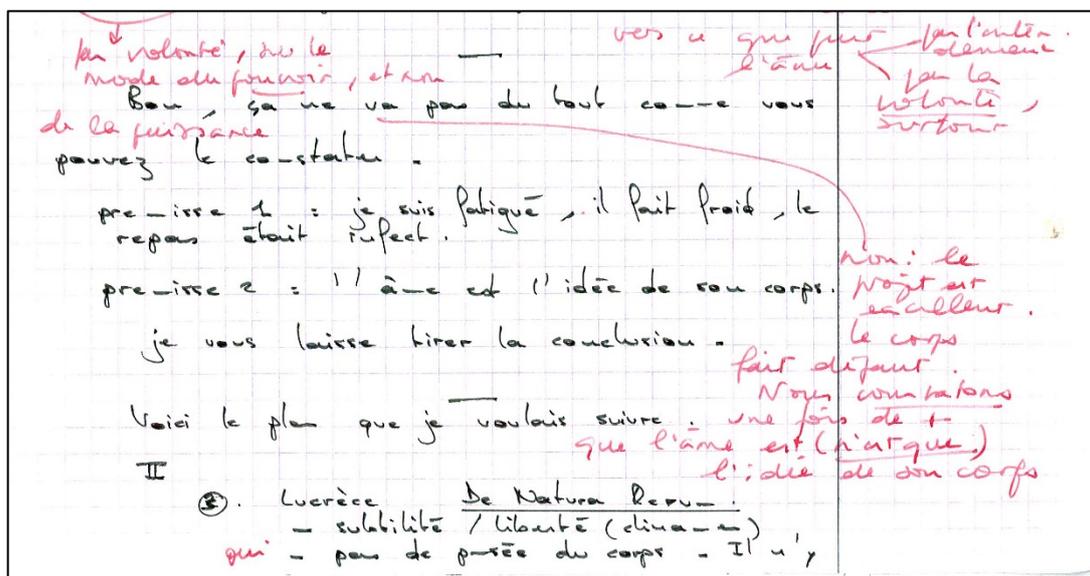


*Ad novum institutum.* Commencer la philosophie avec Spinoza et Renée Thomas

L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort,  
et sa sagesse est une méditation non de la mort  
mais de la vie

Spinoza, *Ethique*, IV, 67

C'était un jour de février 1992, le samedi 22 très exactement, veille de la cérémonie de clôture des jeux olympiques d'hiver. Nous étions assis à travailler dans un des préfabriqués de la cour du Lycée Lakanal, la troisième, celle où se trouvent les classes préparatoires. Il faisait froid. Nous étions fatigués. L'échéance du concours commençait à devenir plus présente, plus pressante. Le sujet proposé ce jour-là était : « *Sait-on ce que peut un corps ?* ». Six heures à tenter dans le froid d'assembler vainement des pensées qui auraient dû couler de source pour le spinoziste que j'étais alors ou, du moins, que je prétendais être<sup>1</sup>. Puis, après deux copies doubles, à peine le temps d'achever une première partie et déjà le moment où l'on cède : « Bon, ça ne va pas du tout, comme vous pouvez le constater ». Le genre d'incise que je ne me serais jamais permise dans une autre matière. A la ligne, j'ai écrit : « *Prémisse 1* : Je suis fatigué ; il fait froid ; le repas était infect ; / *Prémisse 2* : L'âme est l'idée de son corps. » Puis, par manière de provocation : « Je vous laisse tirer la conclusion ». Après quoi j'ai rédigé un plan détaillé de deux copies doubles encore, en bonne et due forme, comme j'avais appris à le faire.



<sup>1</sup> Ce sujet, dont je suppose qu'il figurait dans les annales du concours, est une allusion savante – le genre d'allusion que Renée Thomas détestait tant – au « nul ne sait ce que peut un corps » du scolie de la proposition 2 de la troisième partie de l'*Ethique* de Spinoza. Un candidat qui connaissait Spinoza se trouvait donc immédiatement avantagé de pouvoir montrer qu'il avait reconnu l'origine du sujet et ses attendus.

Au point de découragement, Renée Thomas a tracé une flèche rouge qui mène au commentaire suivant : « Non, le projet est excellent. Le corps fait défaut. Nous constatons une fois de plus que l'âme est (n'est que) l'idée de son corps ». Sur la première page, elle a ensuite écrit :

1. *Je vous félicite d'avoir résisté au froid pendant 6 heures, dans des conditions déplorables de milieu.*
2. *Je vous rappelle à une sagesse spinoziste (cf. A et B)*

Et deux autres flèches rouges conduisent à :

*Ce que peut un corps : tout ce qu'il peut et que son âme peut actuellement*

*A. L'utile propre de son corps : un infini soin, souci, l'acceptation éclairé d'une limite (même... si l'on enrage)*

*B. Votre « soi-même en tant qu'autre », envoyé avant la correction du devoir.... Par intuition spirituelle et... autocritique de professeur parfois peu exemplaire<sup>2</sup>.*

3. *Pour la dissertation...*

[Suit le commentaire de la dissertation proprement dit].

De Renée Thomas, je me souviens d'abord de ce soin qu'elle mettait à lire les copies, de l'attention qu'elle portait pour y guetter la moindre lueur de l'esprit, du dialogue qui s'engageait alors, parfois difficile à suivre.

C'était la première fois que l'on faisait ainsi confiance à ce que je pouvais penser, qu'on le prenait au sérieux. Je ne saurais trop dire combien cette attention fût décisive pour moi, pauvre « littéraire » impressionné par le savoir encyclopédique des « spécialité philo » ! Les quelques lignes qui précèdent, prélevées parmi tant d'autres, suffiront aussi à témoigner de ceci : que Renée Thomas se plaçait d'emblée, pour le meilleur comme pour le pire, dans une évidence de la philosophie comme *vie*<sup>3</sup> ; qu'elle avait le don singulier d'arriver à faire croire à chacun d'entre nous à la fois que nous étions déjà capables de pensées intéressantes et que les choix que nous faisons étaient les bons, ceux-là mêmes qu'elle avait faits elle-même dans le secret de son cœur ; qu'elle mêlait l'intime des existences et la froideur des formes exigées par l'institution, le long d'une méditation où images, poèmes, références philosophiques, notes plus personnelles pouvaient se succéder sans solution de continuité.

Que nous puissions déjà être en mesure de produire des réflexions philosophiques intéressantes, Renée Thomas avait une manière singulière de le démontrer. A intervalle régulier, elle choisissait une copie qu'elle avait trouvée bien faite, ou originale, ou surprenante par rapport à ce qu'elle avait elle-même envisagé, et elle la prenait comme modèle pour un corrigé qu'elle rédigeait en détail à la main, de son écriture fine, reconnaissable entre toutes.

Ce pouvait être n'importe qui.

---

<sup>2</sup> Ceci, je suppose, devait référer à une de ces nombreuses cartes postales que Renée Thomas nous envoyait régulièrement accompagnées de sentences poético-philosophiques, parfois cryptiques, surtout pour les débutants que nous étions.

<sup>3</sup> Je dis « pour le pire », car je n'ignore pas combien cette injonction à vivre en philosophe pouvait parfois paraître pesante pour certains – surtout quand on a vingt ans et l'envie de préserver aussi longtemps que possible et l'insouciance fragile de ces années et l'intimité de son existence.

Et ce jour-là, ce fut moi.

Ce jour-là, justement.

Celui où l'on baisse les bras.

\*

Lorsqu'il s'est agi de choisir un texte à lire en hommage à la mémoire de Renée Thomas, j'ai tout de suite pensé à un passage du *Traité de la Réforme de l'entendement* où Spinoza baisse les bras lui aussi, ou du moins le prétend. Le « T-R-E », comme nous l'appelions, était le livre que nous lisions avec elle le vendredi soir – le dernier cours du dernier jour de la semaine, qu'elle tentait, avec plus ou moins de succès, de rendre plus attrayant en achetant des bonbons et des viennoiseries qui circulaient dans la salle. Pendant l'été, ou le précédent – je ne me souviens plus –, elle nous avait demandé de lire également l'Introduction de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel. Deux textes qu'elle affectionnait particulièrement et qui d'ailleurs ne sont pas sans se répondre. Tous deux racontent à leur manière un impossible commencement qui ne peut se comprendre que comme fiction. Tous deux disent que l'on est « toujours déjà »<sup>4</sup> installé dans le mouvement du concept ou de l'idée, un mouvement qui jamais ne commence ni ne finit. La connaissance n'est pas un moyen, avertit Hegel, avec lequel on attraperait le vrai comme on prend l'oiseau à la glu (*wie etwa durch die Leimrute der Vogel*)<sup>5</sup>. Elle ne peut pas se tenir à distance du vrai. Nous avons une idée vraie (*habemus enim ideam veram* § 33), explique de son côté Spinoza – à l'encontre d'un Descartes rêvant de partir « dans un fonds qui soit tout à lui »<sup>6</sup>. La méthode n'est *rien d'autre* que la connaissance réflexive ou idée de l'idée (*methodum nihil aliud esse, nisi cognitionem reflexivam, aut ideam ideae* § 38). Des propositions qui raisonnaient, on l'imagine aisément, comme autant de lignes directrices pour les apprentis philosophes que nous étions, tout embarrassés de préliminaires : Comment commencer ? Comment s'y prendre pour penser ? Comment oser, après tant d'autres qui sont allés si loin ?

*Vous ne savez donc pas ?*

*Mais vous avez déjà commencé.*

Plutôt que le TRE, j'aurais pu choisir le dernier scolie de *l'Ethique* qui, symétriquement, dit l'illusion de la fin. Nous croyions être arrivés au bout, avoir accédé à la béatitude à force de suivre laborieusement les démonstrations, ces « yeux de l'esprit »<sup>7</sup>, et voilà que nous apprenons que le chemin est en fait devant nous : « Si la voie que j'ai montré qui y conduit, paraît être extrêmement ardue, encore y peut-on entrer. Et cela certes doit être ardu qui est trouvé si rarement. Comment serait-il possible, si le salut était sous la main et si l'on y pouvait parvenir sans grand'peine, qu'il fût négligé par presque tous ? Mais tout ce qui est beau est

---

<sup>4</sup> Une autre de ces expressions, althussérienne cette fois, gardée de ces années-là.

<sup>5</sup> Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Introduction.

<sup>6</sup> *Discours de la Méthode*, Seconde partie

<sup>7</sup> *Ethique* V, prop. 23, scolie.

difficile autant que rare »<sup>8</sup>. A quoi répondrait la fin de « la Phéno », quand le savoir absolu se comprend comme histoire, enfoncé dans la nuit de sa conscience de soi et où : « il doit de façon tout aussi ingénue recommencer depuis le début par son immédiateté, puis, partant d'elle, s'élever et devenir grand, comme si tout ce qui précédait était perdu pour lui, comme s'il n'avait rien appris de l'expérience des esprits d'avant » (trad. J-P. Lefebvre). *Comme si*. Fiction inévitable des commencements et des fins du philosophe.

Le passage que j'ai choisi dit un peu de ces deux choses. Il survient quand le narrateur du T-R-E, après avoir constaté la vanité des biens humains, après s'être convaincu qu'il n'y aurait aucun danger à tous les quitter, tant leur nature changeante les rend structurellement décevants et incertains – autant de poncifs des récits de conversion à la « vraie vie », qu'elle soit philosophique ou non – entrevoit pour la première fois la nature du « vrai bien » qu'il vise : « mais l'amour d'une chose éternelle et infinie nourrit l'âme d'une joie pure, qui est exempte de toute tristesse ; ce qui est éminemment désirable et doit être recherché de toutes nos forces » [§10]. Bonne nouvelle de l'absolu qui vient ainsi en personne s'annoncer à notre soif d'amour infinie. Mais révélation qui, pourtant, ne peut pas en être. Elle ne pourrait l'être, en effet, que si l'homme avait à ce point la maîtrise de ses passions qu'il lui suffisait de connaître ce « vrai bien » pour immédiatement renoncer aux faux. Ce qui est exactement ce que Spinoza nie, que l'homme puisse se voir « comme un empire dans un empire », croyant avoir sur ses affects un pouvoir absolu<sup>9</sup>. C'est pourquoi il poursuit : « Or ce n'est pas sans raison que j'ai employé ces mots : *pourvu que je pusse m'engager à fond*. En effet, si clairement que je perçusse tout cela par mon esprit, je ne pouvais cependant pour cela renoncer entièrement à l'avarice, à la passion charnelle et à la gloire. »<sup>10</sup>

C'est le moment où la volonté cède. Le corps est trop fort et l'esprit ne peut que suivre. Nous voilà découragés, prêt à abandonner, si près du but. Car, soudain, au lointain, la faible lueur d'une éclaircie que nous pourrions manquer de voir si nous n'y prêtons pas attention :

Je voyais seulement que, tant que l'esprit s'attachait à ces pensées, il se détournait des faux biens et réfléchissait sérieusement au projet nouveau<sup>11</sup> (de la recherche du vrai bien). Ce qui me fut d'une grande consolation. Car je voyais que ces maux ne sont pas d'une nature telle qu'ils ne veuillent céder aux remèdes. Et bien qu'au début ces intervalles (dans lesquels l'esprit se détachait des faux biens) fussent rares, et d'une durée extrêmement brève, cependant, après que le vrai bien me fut de plus en plus connu, ils devinrent plus fréquents et plus longs.

J'aime ce texte parce qu'il me ramène à ces années, à ces choses que j'ai comprises avec Renée Thomas et Spinoza, à un moment elles avaient tant d'importance : la comédie de la volonté d'une vie nouvelle, cette fable que l'on ne peut manquer de se raconter, surtout quand on a à peine vingt ans, qu'on rêve de tourner le dos à tout ce qui nous a déçu jusque-là et de

---

<sup>8</sup> *Ethique* V, prop. 42, scolie. Pour des raisons de pure nostalgie, je cite ce texte dans la traduction d'Appuhn où nous le lisions alors.

<sup>9</sup> *Ethique* III, *Préface*.

<sup>10</sup> Pour les mêmes raisons qu'indiquées dans la note 8, je cite ce texte dans la traduction due à Koyré : B. Spinoza. *Traité de la réforme de l'entendement et de la meilleure voie à suivre pour parvenir à la vraie connaissance des choses*, introduction, traduction et notes par Alexandre Koyré, Paris, Librairie philosophique J. Vrin. XXI, 1936, coll. Bibliothèque des textes philosophiques.

<sup>11</sup> Le latin dit ici « *de novo instituto* », l'expression qu'utilise Spinoza à plusieurs reprises pour désigner le rêve – son rêve si l'on croit que la première personne renvoie ici à sa propre personne – d'une vie nouvelle et auquel mon texte doit son titre.

pouvoir vivre enfin, pleinement. C'est le genre de choses auquel on croit encore à cet âge : que la vraie vie est ailleurs, qu'elle *doit* y être. Mais voilà, on peut dénoncer avec fracas les faux biens, se convaincre même, avec ce qu'il faut d'emphase, qu'on n'aurait rien à perdre à tous les quitter tant le péril où ils nous jettent est extrême, cela ne changera rien à l'affaire : « si clairement que je perçusse tout cela par mon esprit, je ne pouvais cependant pour cela renoncer ».

C'est le moment où l'on baisse les bras, où la volonté cède, où il fait trop froid dans ce préfabriqué traversé de courants d'air, où le corps se rappelle à l'esprit dans sa réalité rugueuse.

Mais c'est également à ce moment précis où la volonté cède que l'esprit gagne. Quand apparaît la faible lueur de la joie qu'il procure, que nous ne percevons pas au grand jour. Et avec cette lueur, la solution à notre découragement : il n'y a pas à *vouloir* se détacher des faux biens, il y a « seulement » à penser, à comprendre. Comprendre, par exemple, les faux biens comme ce dont on ne peut se détacher – mieux : ce dont on ne pourra même pas *vouloir* se détacher. Et être heureux de comprendre cela, déjà, au moins. Comprendre la nécessité d'un corps qui lâche : pourquoi dites-vous que cela ne va pas ? « Le corps fait défaut », c'est tout. Rien que de très banal : « Nous constatons une fois de plus que l'âme est (n'est que) l'idée de son corps ». Pourquoi vous en surprendre ? N'est-ce pas justement ce que vous *savez* ?

Car penser, c'est justement ne plus se trouver emporté dans la course haletante du fol espoir de réussir, dont l'envers nécessaire est la peur d'échouer. C'est séjourner, déjà, dans un autre désir. Le désir de jouir du vrai, celui que nous avons déjà, aussi petit qu'il paraisse au regard des rêves que nous entretenons. *Habemus enim ideam veram*. Et même si les intervalles où nous menons cette réflexion sont d'abord rares, même si leur conquête ne paraît pas aisée, ils finissent par être plus fréquents et simples, par un mystérieux pouvoir d'entraînement de la joie du penser dont le feu s'entretient lui-même et grandit au fur et à mesure. C'est en comprenant cela, avec ces deux maîtres que furent Renée Thomas et Spinoza, que s'est joué mon destin philosophique.

Il ne s'agit là, bien sûr, que du début de l'histoire puisque nous apprendrons quelques lignes plus loin que « bien et mal ne se disent que de façon relative » (*bonum et malum non nisi respective dicantur* § 12). Au bout du chemin, il n'y a donc pas de « vrai bien » et ce discours, qui nous guidait jusque-là, devra à son tour se retourner sur lui-même, se révéler comme fiction. Fiction du début, fiction de la fin : il faut garder ces deux révélations, qui annulent toute révélation, ensemble. « Mysticisme sans mystère » disait Martial Gueroult, le maître en études spinozistes de Renée Thomas.

Mais c'est la première lueur que je voulais capter ici.

Le souffle de l'esprit, qui nous fait tenir, encore un peu, juste ce qu'il faut, malgré le vent contraire qui s'engouffre sous la porte, l'estomac vide et les idées qui s'emmêlent.

Sur une autre page, dont je ne sais si elle se trouvait dans ma copie ou si elle nous fut donnée un autre jour – pas plus que je ne sais si elle fut destinée à tous ou à moi seul, il est écrit :

*LILLEHAMMER, déjà.*

*Neige*  
*Neige*  
*Neige*  
*Neige*  
*Neige*  
*Neige*

*Neige, certes.*  
*Le souffle va.*

Et tout en bas, à côté de la photocopie d'un timbre dédié aux XVIème jeux olympiques d'hiver : « STALAG D4. ALBERTVILLE. 23 février 1992 ».

C'était un jour de février 1992, le dimanche 23 très exactement, jour de la cérémonie de clôture des jeux olympiques d'hiver – jeux qui, cette année-là, avait lieu à Albertville, à une cinquantaine de kilomètres du petit village de Tincave. Renée Thomas devait être à sa table de travail à corriger son paquet de copies reçues la veille. La table était nue et dans la bibliothèque derrière elle, il n'y avait, dit-on, que deux livres : Hegel et Spinoza. Son esprit vagabondait vers ses montagnes où ses pensées la ramenaient tout le temps. En lisant l'une de ces copies où il était écrit : « Je suis fatigué ; il fait froid ; le repas était infect », peut-être pensa-t-elle à d'autres moments où elle aussi avait dû baisser les bras, dans des froids autrement plus rudes et des fatigues autrement plus intenses. Peut-être est-ce le moment où elle a pris une feuille blanche et y a inscrit, comme au long d'un long chemin de montagne une suite interminable de « Neige ».

Et un peu en dessous, la lueur qui nous fait tenir et qui me fait tenir depuis lors : « Neige certes. Le souffle va ».

Paris, le 6 novembre 2014, au coin de la rue Aimé Lavy, qui l'aurait tant fait rire.

David Rabouin

- Le que peut le corps :

tout le qu'il

peut et

que son âme

peut actuellement

- à l'usage propre

de son corps :

un infini soin, donc l'acceptation éclairée d'une limite (m... si l'on envisage...)

"Broté" ou "m... en tant qu'acte envisage à avoir la correction du devoir... par rationalité spirituelle

et... auto-critique de professeur parfois que exemplaire!

Sait-on ce que peut le corps ?

1 Je vous félicite d'avoir résisté au froid pendant 6 heures dans des conditions déplorables de milieu

2 Je vous rappelle à une sage sponiosité (cf A et B)

3 Pour la dissertation - le projet d'ensemble et excellent

- pour l'analyse, des l'antithétique une distinction pour la nature (et non seulement sur les motifs) du savoir en came avant etc... m...

- il est difficile de tenir ensemble la double référence à Platon et à Kant : sup des Kant une représentation volontariste et à l'œuvre -> Approfondies Platon en nuances avec mes remarques et une lecture rapide du mythe de l'âme du Phédon et du mythe de destinée des âmes du Gorgias

Lucie des leçons de la "tristesse" et "serait de l'apnée de la volonté" - le de-janvier et alors

Si l'homme est, comme le dit Aristote, un "animal raisonnable", force est de constater que la philosophie, lorsqu'elle cherche à penser l'homme, s'attache plus au domaine du "raisonnable" qu'à celui de l'"animal" laissé à la biologie. La tentation est grande alors de considérer le problème du corps comme restreint à l'horizon des sciences naturelles et particulièrement lorsqu'on cherche à savoir ce que peut le corps. La définition scolastique de l'âme et du corps - déterminées respectivement selon

1 dé-moralisation 2 rapport "conatus" exprès "idéale" 3 prisme de la passion active OUF!

ou, simplement à l'obscure défensive

ou, avec éventuellement un apiste joint de services de la culture du corps

LILLE HAMMER, déjà.

Neige  
Neige  
Neige  
Neige  
Neige  
Neige

Neige, certes.  
le souffle va.

STALAG D<sub>4</sub>  
ALBERTVILLE  
23 février 1992

